

JULES MARICHAL



DEUX AMIS DE DIEU

Jean-Auguste

et

Henriette, son épouse

Cooperatori Salesiani

MÉMORIAL

pour un foyer chrétien

Troisième mille



Hommage filial

Jmarichal

24-02-68

Tournai.

(3^e mille)
Tirage reçu avec les conseils et
avis du Père Aubry, de Lyon.

**Deux Amis
de Dieu**

Jean-Auguste SALMON

et

MOREAU

Henriette, son épouse,

Coopérateurs Salésiens

de Milmont (Liège)

(Belgio)

Troisième mille.

Nihil obstat.
Paul Coenraets, Provincial
Bruxelles, 18-XI-65

Nihil obstat.
V. Descamps
Can. lib.cens.

IMPRIMATUR
Tornaci, die 27 novembris 1965
J. THOMAS, Vic. gén.

PRO MANUSCRIPTO
s'adresser à l'auteur :
Boulevard Léopold, 63 - Tournai
C. C. P. 64 26.36

JULES MARICHAL

Salésien de Don Bosco
Prêtre



DEUX AMIS DE DIEU

Jean-Auguste
et
Henriette, son épouse

MÉMORIAL
pour un foyer chrétien

Troisième mille

Paroles de Jésus...

« Vous êtes la lumière du monde.

Une ville
bâtie au sommet d'une montagne
ne peut se cacher.
Si l'on allume une lampe,
ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau
mais bien sur le lampadaire
où elle brille
pour tous ceux qui sont dans la maison.

Ainsi votre lumière
doit-elle briller aux yeux des hommes.

Eclairés par vos bonnes œuvres
ils glorifient votre Père
qui est dans les Cieux. »

En Saint Matthieu chapitre cinq
versets quatorze, quinze
et seize.

MÉMORIAL POUR UN FOYER CHRÉTIEN

Anniversaires...

Ils ont foisonné, en Belgique comme ailleurs, au cours des douze mois de l'année 1965, célèbre désormais pour tous les siècles futurs par l'heureux achèvement du Concile de Vatican II.

Citons au hasard ou... à dessein :

Le millénaire du Mont-Saint-Michel, « témoin de la foi chrétienne d'hier, d'aujourd'hui et de demain » ;

le septième centenaire de la naissance de Dante Alighieri, le père de la poésie italienne ;

et le septième centenaire aussi de l'extension à l'Eglise universelle de la Fête-Dieu, créée à Liège, et qui devait être célébrée pour la première fois le quatre juin 1625 ;

le cinquantième anniversaire de la mort d'Edith Cavell et de Marie Depage, héroïnes incontestées ;

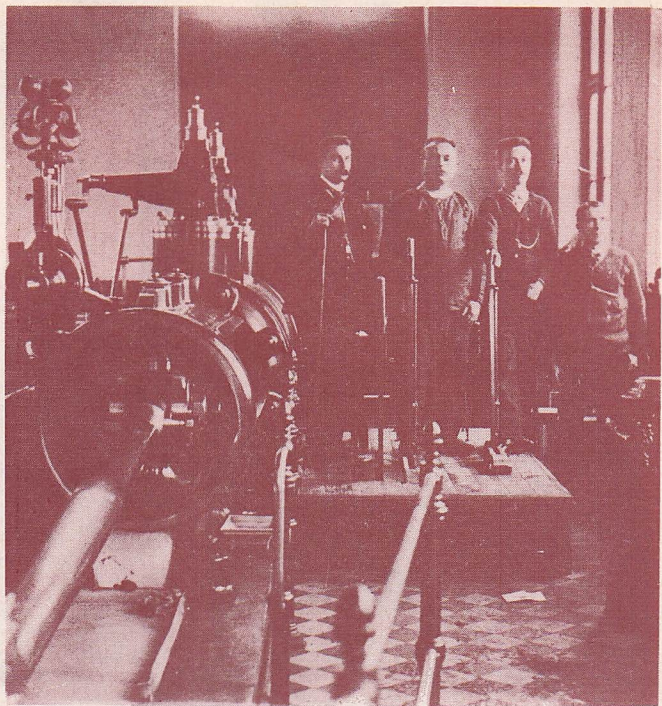
le vingt-cinquième anniversaire de la mort du Père Lebbe, ce grand missionnaire belge en Chine ;

le dixième anniversaire de la mort d'Albert Einstein.

Auprès des anniversaires de ces hommes et femmes méritants et connus, de leurs œuvres promises à l'immortalité, ne pourrait-on pas souligner le centenaire de la naissance d'un inconnu ?

- *Un inconnu ? Pourquoi souligner sa naissance ?*
- Une part merveilleuse n'entre-t-elle pas dans toute nativité ?
- *Que fut-il votre inconnu ?*
- Un ouvrier. Un simple ouvrier de charbonnage. Nulle vocation spéciale. Mais il répondit parfaitement à la vocation qui est celle de tous. François Mauriac n'a-t-il pas écrit dans la « Vie de Jésus » : « Nous avons tous connu de ces êtres qui, occupés aux travaux ordinaires, demeuraient sans cesse en présence de Dieu et les plus vils les respectaient ayant le sentiment obscur de cette présence ».

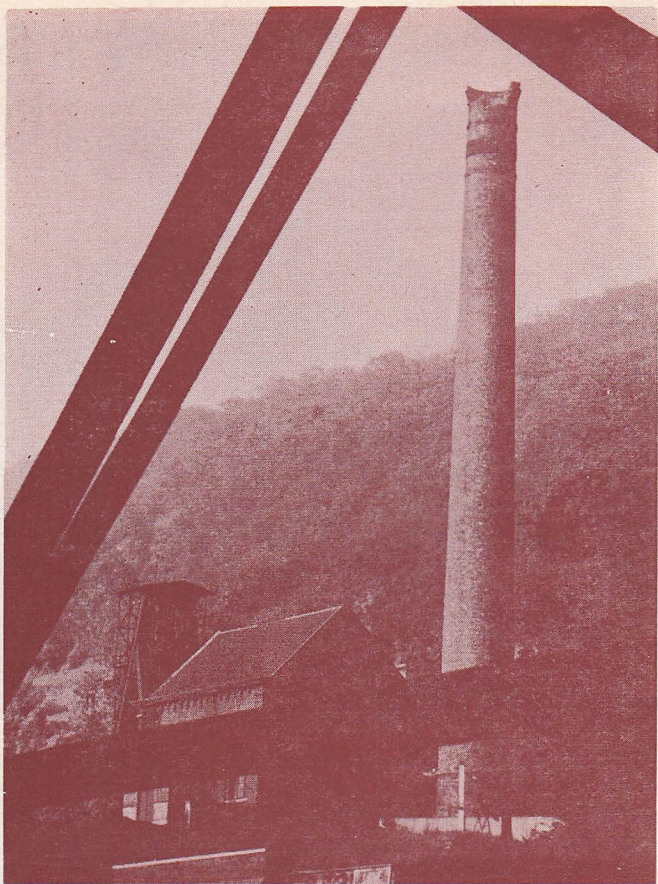




L'extraction du charbon, la descente et la remontée des hommes se faisait au puits du Bâneux, au temps de Jean-Auguste, par une machine à vapeur, remplacée par des moteurs électriques depuis une trentaine d'années. — De gauche à droite : l'Ingénieur ; Antoine et Jean-Auguste, mécaniciens d'extraction ; un aidant.

Antoine et son frère Jean-Auguste assurèrent à eux deux les vingt-quatre heures de la journée de travail, pendant tout un temps...

A partir de l'instauration de la « loi des huit heures » le travail se fit en trois équipes.



Au flanc de la colline verdoyante, le puits d'extraction du Bâneux, tout près de la gare de Vivegnis, à Liège. — Salle des machines et belle-fleur métallique. — La cheminée, hors d'usage depuis l'électrification du charbonnage, n'a plus été entretenue et le puits lui-même est fermé par une lourde grille.

« Un rien, fait d'une grande âme, est une grande chose »

(Sertillanges.)

En dehors de sa famille et d'un cercle très restreint d'amis, le foyer de Jean-Auguste est inconnu.

- *Et pourquoi le faudrait-il sortir de son obscurité ?*
- Précisément parce que c'est dans les ténèbres que la lumière luit le mieux. Elle ne crée rien de ce qu'elle éclaire ; mais elle permet à nos yeux de voir ce que l'obscurité empêchait de distinguer. Un proverbe arabe ne dit-il pas, avec beaucoup de justesse, qu'il suffit d'un éclair pour illuminer une cave complètement noire ?
- *Quelle lumière pourrait nous venir de ces inconnus ?*
- La lumière qui luit dans toute vie chrétienne, ou si vous préférez, le témoignage d'une vie chrétienne sincèrement vécue. Témoignage qui n'a rien de la fanfaronnade : Jean-Auguste chercha toujours à s'effacer. Il ne paraissait que pour rendre service, puis, discrètement, se retirait, heureux d'avoir fait du bien.
- Rien que de l'ordinaire et du quotidien. Pas de sensationnel.



Faisons sa connaissance.

- *Chapeau, Monsieur l'abbé !*
- Ah !.. Peut-on savoir pourquoi ?
- *Un peu pour votre sermon... Enfin, on a osé, en chaire de vérité, donner en exemple un ouvrier de chez nous !*
- Comment ?
- *Mais oui, l'ouvrier de charbonnage dont vous avez parlé tout à l'heure, à la cérémonie de Profession de Foi, dans l'Eglise paroissiale... Au vrai, c'est lui surtout, cet ouvrier qui mérite le coup de chapeau !*
- Pour cela, oui, bien d'accord avec vous ! Chapeau pour cet ouvrier.
- *A vous entendre, on aurait pensé que vous le connaissiez, ou que vous l'avez connu.*
- Oui, en effet, je puis dire que je l'ai connu ; que je lui ai parlé, très peu de temps d'ailleurs, avant sa mort survenue en 1947...

Il avait reçu au baptême, dans les premiers jours du mois de décembre 1865, les prénoms de Jean-Auguste. Pour tenir compte des désirs de sa famille, nous ne lui donnerons pas d'autre nom dans ces pages.

Sans doute, vous demanderez-vous ce qu'une vie d'humble ouvrier peut présenter de particulièrement intéressant pour qu'on lui consacre une plaquette, si mince soit-elle.

Une de ses filles, apprenant que l'on se proposait de publier quelques souvenirs au sujet de son père, nous

avouait dans une lettre émue : « ... Nous n'avons vu, en mon père, que piété, vie simple et charitable. Pour nous, il y avait tant d'âmes cachées et sublimes qui, dans l'ombre, faisaient bien plus que lui. Je pense que, de mon angoisse, je vois un appel de mon père pour que tout reste dans l'ombre, lui qui n'a jamais été en avant dans la politique, dans les comités, les réunions et confréries ».

En présence d'avis autorisés, la famille de Jean-Auguste a, finalement, donné son accord pour la publication, désirant par ailleurs que l'anonymat soit respecté, autant que possible, et laissant à la Providence divine le soin de faire fructifier les exemples de vie chrétienne laissés à sa paroisse par le défunt.



Un vrai chrétien.

Le but de ces lignes est précisément de faire revivre, au centenaire de la naissance de cet humble ouvrier — 1865 — et à la gloire de toute la classe ouvrière, des exemples de foi, de piété, de véritable dévouement que l'on peut qualifier de rares et qui sont largement ratifiés par l'estime populaire dont sa mémoire est entourée.

- Mais, comment avez-vous eu connaissance de sa vie ?
- Je vous dirai franchement que je l'ai étudiée uniquement de l'extérieur. Le curé de sa paroisse me parla de lui peu de temps après sa disparition inopinée : « Jean-Auguste mériterait qu'on écrive sa vie », dit-il un jour.
- Vous semble-t-il déplacé de souligner des mérites purement chrétiens ? Que de papier ne noircit-on pas au sujet de mérites littéraires, artistiques, musicaux, sportifs ?
- Sur quels documents pouvez-vous appuyer une étude de son âme ?
- Nul document, nul écrit, nulle note personnelle.
- Il est vrai que de Jésus lui-même, nous n'avons aucun écrit.
- Nous n'avons que des témoins de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, et de son ascension.
- Mais ces témoins avaient une mission reçue des lèvres mêmes du Maître.
- La mission de témoignage de chaque disciple actuel de Jésus n'est pas d'autre nature que celle des tout premiers disciples...

- Des recherches discrètes, menées sans tapage pendant seize années, dans un profond respect de sa vie familiale et de sa vie personnelle ; de nombreuses prédications dans lesquelles ses exemples de vertu étaient cités incognito soulevaient des commentaires, nourrissaient la réflexion, donnaient corps à des idées.
- Et ce qui finalement vous a décidé à publier ces lignes ?
- C'est le déroulement du Concile.
- Que vient faire ici le Concile ?
- Écoutons ce que disait le Pape Paul VI dans l'audience du 18 septembre 1965.

« Chers fils et chères filles,

Que vous recommanderons-nous cette fois-ci ? Rien d'autre que ce que le Concile a exprimé, tant en intentions qu'en sublimes paroles : « L'AUTHENTICITE DE LA VIE CHRETIENNE ».

Sommes-nous certains de posséder le concept de cette authenticité ? En avons-nous la profession pratique ? Un des penseurs modernes, parmi les plus célèbres, écrivit que nous sommes parvenus à un point « où nous ne savons plus exactement ce que signifie le christianisme ». (Kierkegaard.)

Si, NOUS LE SAVONS, mais nous laissons confondre l'idée chrétienne avec tous les courants les plus variés de la pensée et des mœurs du monde où nous nous trouvons...

Le Concile veut être un restaurateur de la conscience chrétienne ; bien plus, en s'évertuant à

mieux comprendre la signification de la vocation du Christ, à sa suite, le Concile approfondit et développe une telle conscience...

Et tout cela doit se réaliser de façon toute nouvelle. Le développement de la culture moderne a reconnu la distinction légitime et convenable des divers domaines de l'activité humaine, en attribuant à chacun d'eux une autonomie propre, exigée par les principes et par les finalités, constitutifs de chaque secteur en particulier ; de sorte que chaque science, chaque profession, chaque art a son indépendance propre, qui sépare tout cela de la sphère purement religieuse, et lui confère un certain « laïcisme ». lequel, s'il est bien compris, sera respecté en premier lieu par le chrétien désireux de ne pas confondre, comme c'est l'usage de dire, le sacré avec le profane.

... là où l'activité devient morale, elle doit avoir une relation avec le pôle central de la vie, qui est Dieu, et que le Christ nous révèle, tout en nous servant de guide pour le rejoindre. C'est ainsi qu'alors toute la vie, même si elle est profane, mais pourvu qu'elle soit honnête, devient chrétienne. N'est-ce point Saint-Paul qui nous enseigne à tout rapporter au Seigneur ? : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.

ET POUR NOTRE BONHEUR ET NOTRE EDIFICATION, NOUS VOYONS SOUVENT DES AMES QUI DESIRENT CETTE INTEGRALITE SPIRITUELLE A LAQUELLE NOUS DESTINE LA VOCATION CHRETIENNE.

Un besoin de sincérité absolue, une exigence de logique vécue, un courage méprisant tout respect humain, toute vilénie conventionnelle, tout repliement mesquin et indolent, et une indéfinissable

attraction intérieure à la perfection, à l'authenticité chrétienne, une fidélité catholique, une originalité spirituelle qui étonnent et qui touchent ceux qui les observent. Est-ce le vent de l'Esprit ?

C'est un des signes des temps qui nous donnent la joie d'appartenir à notre grande époque si tourmentée et qui nous infusent une nouvelle espérance pour l'avenir.

Ne ressentez-vous pas vous-mêmes que le temps est venu d'être chrétiens dans le vrai sens du mot ? ».



Enfance et jeunesse.

Quatre garçons et une fille étaient venus réjouir le foyer des parents de Jean-Auguste, établis dans une paroisse de banlieue industrielle de notre petite Belgique, près de Liège.

Jean-Auguste aurait eu cent ans au mois de décembre 1965 s'il avait vécu dix-sept ans de plus. Il naquit en 1865. Il mourut en 1947.

Cela veut dire que dans son village natal, qu'il ne quitta jamais comme lieu de domicile, beaucoup de personnes vivent encore aujourd'hui qui l'ont connu et aimé. « On ne verra jamais plus un chrétien comme Jean-Auguste, disait la femme d'un entrepreneur du village... Il était aimé et estimé de tous. »

Son enfance, son adolescence et sa jeunesse furent laborieuses et pieuses. Doué d'une santé excellente, Jean-Auguste ne fut jamais malade. Tout au plus souffrit-il, vers la fin de sa vie, d'une légère surdité. Sa femme mourut en 1960, âgée de 97 ans.

Jean-Auguste était très intelligent et se distinguait par une mémoire prodigieuse.

Quand il fut à l'âge d'écolier, vers 1875, l'obligation scolaire n'existait pas encore dans notre pays. On était mis au travail dès l'âge le plus tendre dans les milieux populaires ; beaucoup d'enfants ne suivaient les cours de l'unique classe du village que pendant les mois de la mauvaise saison, surtout à la campagne.

Jean-Auguste fréquenta l'école jusque l'âge de douze ou treize ans. Un seul maître pour enseigner la lecture, l'écriture et le calcul à une centaine de garçons et filles ! Il se faisait aider par les plus grands ou les plus avancés qui servaient de moniteurs ou de répétiteurs à leurs condisciples.

Jean-Auguste fut de ces derniers. Sa haute taille et son heureux caractère enclin au dévouement et à la bonté faisaient de lui un aide précieux pour l'instituteur débordé.

Mais il fallait gagner sa vie. En dehors de l'école, on commençait l'apprentissage du métier local dès l'âge de dix ans : forge, serrurerie, mécanique. On travaillait à domicile ou chez un parent, un patron, un grossiste, le plus souvent dans l'armurerie.

Selon le rythme des saisons, chacun allait louer ses bras assez librement chez les fermiers ou les maraîchers. On aidait aussi à porter les produits du sol ou de la ferme au marché voisin : portage sur la tête, souvent, dans de grands paniers, en caravanes rieuses, par des sentiers rocailleux ou boueux, sous les ardeurs du soleil ou dans les rigueurs de l'hiver, dans la pluie ou dans le vent.

Jean-Auguste garda jusqu'à la fin de ses jours, l'amour des champs, du jardinage et de l'élevage du petit bétail. Il compta de nombreux amis parmi les fermiers et cultivateurs de l'endroit. Il aimait à les rencontrer dans les jeux de cartes pour se retremper dans une ambiance chrétienne dont il sentait le besoin et aussi pour avoir l'occasion de placer une bonne parole.

A cette époque, dans les villages encore empreints des traditions religieuses, les distractions de la jeunesse consistaient surtout en fêtes de famille.

Jean-Auguste était un boute-en-train : fables, contes, chansonnettes, historiettes joyeuses constituaient son répertoire. Il composa lui-même nombre de récits et des chansons wallonnes à l'occasion de mariages et d'autres fêtes. Il notait ses brouillons au crayon, de sa grande écriture régulière et les apprenait de mémoire. On n'a gardé que deux ou trois de ces feuilles. Toujours le

biennu dans les réunions, il excellait à manier la taquinerie, aimable ou rosse, bien dans l'esprit caustique de son pays. Ce qui lui valut parfois quelques réactions assez vives de la part de grincheux, inévitables.

C'est un peu le sort de tous ceux qui font rire.

Au demeurant, on aimait de voir venir Jean-Auguste à la soirée. Il y donnait lecture du journal hebdomadaire, lisait la correspondance aux illettrés, écrivait les lettres de famille pour ceux qui ne savaient rien d'autre qu'écrire gauchement leur nom au bas de la page, ou la signer d'une croix hésitante.



Au charbonnage.

Vers l'âge de vingt-cinq ans, Jean-Auguste abandonna l'armurerie pour chercher en ville une occupation mieux payante. L'industrialisation en plein essor rendait la vie précaire, surtout dans les familles rurales. Il trouva de l'embauche dans une houillère en qualité de mécanicien. Bientôt, il occupa le poste de mécanicien d'extraction, au puits du Bâneux, à Liège même, près de la gare de Vivegnis.

Ce travail comportait une lourde responsabilité, non seulement pour la vie des ouvriers, mais aussi à cause du rythme accéléré voulu par une production toujours plus exigeante.

La main sur les leviers de commande des machines, souvent assis, et parfois debout, pour éviter l'ankylose des jambes, de son estrade, près de l'immense tambour où s'enroule le câble porteur des cabines métalliques, l'oreille attentive aux coups de sonnettes des divers étages de la mine, il suivait d'un œil vigilant l'indicateur de profondeur glissant son aiguille blanche le long d'une réglette horizontale.

Un aidant était obligatoirement à ses côtés pour la descente et la remontée des hommes ; il le suppléait au besoin et assurait l'entretien courant de la machine à vapeur.

Pendant plus de quarante années, Jean-Auguste fut fidèle à son poste de travail. Il ne manqua jamais une seule journée, ni pour maladie, ni pour grève.

Si violentes que fussent en effet les tourmentes d'alors au sein de la classe ouvrière, il fallait, de toute nécessité, « sauver l'outil » : le pompier du charbonnage devait être descendu au fond et ramené à la surface ; la nourriture des chevaux de trait devait être assurée ; les mécaniciens

d'entretien, eux aussi, à qui parfois on demandait de longues d'heures supplémentaires afin de ne pas arrêter la besogne des ouvriers du fond, il fallait aussi les descendre et les remonter, même le dimanche...

Jean-Auguste fut toujours présent à son poste.

Fidélité émouvante. Prise de part entière à la condition du travailleur. Esprit d'équipe. Amour du travail bien fait.

Son chef de service, encore en vie à ce jour, témoigne volontiers de la conscience professionnelle de son mécanicien ; il a soin d'ajouter : « C'était aussi un vrai chrétien ».



Il y a cent ans...

Dans le sillon charbonnier et industriel de la Wallonie, la vie de la religion n'était pas un vain mot. On y vivait chrétiennement. Certes, on sentait venir une évolution ; les meilleurs esprits la redoutaient, à bon droit.

Il suffit d'ouvrir les ouvrages qui ont étudié les mouvements sociaux de l'époque pour voir revivre la fermentation inquiétante des cœurs ; mais en même temps, des essais divers d'organisation voyaient le jour, on tendait vers la justice sociale, tout en tenant compte des éléments divers des problèmes posés, sur le plan national et sur le plan des relations économiques et industrielles avec les pays voisins.

A l'époque, on confondait encore facilement le « social » avec le « sacré ». Aujourd'hui, comme vient de le dire le Pape Paul VI, les distinctions nécessaires sont faites.

- La religion d'il y a cent ans n'est-elle plus valable aujourd'hui ?
- Et ce que nos aïeux, pleins de saine plété, faisaient de tout cœur pour leur vie chrétienne, pour transmettre la foi à leurs fils, est-ce déclassé ? Tout cela a-t-il été inutile et vain ?
- Les exemples de vie chrétienne d'un Jean-Auguste sont la meilleure réponse à cette question qui angoisse souvent les âmes en ce temps de mutation sociale ; voyons-le occupé à l'œuvre de sa promotion personnelle, humaine et chrétienne.
Je veux dire voyons ce qu'il fit ; voyons comment il vécut sa vie d'ouvrier chrétien.
Ne cherchons pas d'explications subtiles.

Sa conduite chrétienne sans peur, sans fanfaronnade non plus, nous fera comprendre que, dans tous les temps, Dieu travaille son peuple, que Dieu accomplit son œuvre

de salut, qu'Il sauve sans cesse ceux qui se confient en Lui ; ceux qui ont foi en ses paroles et en sa grâce.

Il ne faut pas pour cela de grandes connaissances ni une science profonde.

La promotion humaine et la vie chrétienne partent d'une même base ; c'est un travail, une opération de la volonté ; ce n'est pas la connaissance qui sauve, c'est l'amour.

- Mais alors, la connaissance de la vérité n'a-t-elle pas d'importance ?
- La connaissance de la vérité est extrêmement importante. Et voici pourquoi : chaque nouvelle chose que nous connaissons de Dieu est un nouveau motif de l'aimer...
- Et donc, d'après vous, l'homme atteint sa plénitude humaine dans l'Eglise ?
- Parfaitement. Dans la vie de la grâce greffée sur la nature humaine. Le greffon ne vit-il pas de la vie du plant sauvage ? La vie de la grâce ne détruit pas la nature humaine ; en l'élevant vers les hauteurs divines, elle l'enrichit.

Le greffon épanouit son feuillage au soleil, il élabore la sève qui lui vient des racines et il leur renvoie cette sève élaborée, enrichie afin qu'elles puissent plonger des radicelles plus fortes, plus saines, dans le sol nourricier ; merveille de la nature, banale, hélas, à nos yeux qui ne savent pas regarder ; image parlante pour celui qui veut réfléchir ; « Je suis le cep, disait Jésus, vous êtes les rameaux... ».



Un Jociste avant la lettre.

Pour Jean-Auguste dont la jeunesse avait été travailleuse et pieuse, sans l'empêcher d'être aussi joyeuse et amicale dans toute la vie de son modeste village, se posa désormais la question du travail industriel. Il lui fallait travailler le dimanche comme les autres jours.

Il eut vite résolu le problème.

Il descendait vers la ville par un sentier d'où se découvrait près du charbonnage, l'église d'un couvent. La cloche matinale annonçait l'angelus et l'heure des messes. C'était alors la résidence des Pères Rédemptoristes.

Très simple dans sa foi, Jean-Auguste décida de se lever plus tôt afin d'avoir sa messe avant d'aller à son travail.

Nous sommes donc en 1890...

A quatre ans de distance des tristes émeutes de 1886...

En pleine tourmente sociale, nous sommes en cette période terrible, où les ténèbres intellectuelles accumulées autour de nous, détachaient le peuple de l'Eglise.

Jean-Auguste demeura fidèle à la pratique religieuse, au prix de son repos, de son sommeil...

Et, sans doute, était-il soutenu dans sa foi par un pasteur, l'abbé Descamps, dont le passage dans cette paroisse (1877 à 1889) fut marquant. On se souvient encore aujourd'hui de son amour des petites gens et de Dame Pauvreté ; il voulait vivre pour son compte personnel au niveau de ses ouailles.

La réponse du Seigneur à son fidèle serviteur Jean-Auguste ne manqua point. Dieu lui donna cette indéfinissable soif de la vie divine. Jean-Auguste prit goût à ces messes matinales et ce fut bientôt la messe quotidienne, messe qu'il servait parfois et à laquelle bientôt aussi il participa pleinement chaque jour par la sainte communion.

Réalisons concrètement cette ferveur d'authentique et totale vie d'amour envers la sainte Eucharistie.

Lever matinal vers quatre heures et départ, à jeun, pour un trajet pédestre d'une heure et quart ; par tous les temps, pluie ou froid, par toutes les saisons, seul, à cette heure, la plupart du temps.

Après ses dévotions, il arrivait à son travail, consommait son modeste repas et se mettait à l'ouvrage.

Dimanches et jours de semaine, il fallait être présent à la besogne. A l'époque, les lois de protection ou de réglementation du travail commençaient seulement à s'imposer.

Pendant plus de quarante ans, Jean-Auguste s'astreignit à l'exigeante discipline de la communion quotidienne. Jamais il ne fut porté malade ou absent du travail. Toujours on le vit scrupuleusement attentif à son poste de lourde responsabilité.

Certes Jean-Auguste ne fut pas le seul chrétien à communier chaque jour, surtout depuis le Pape Saint Pie X. Mais il faut reconnaître que, le plus souvent, ce sont les chrétiens disposant de loisirs, ou habitant dans le voisinage de l'église paroissiale ou d'une chapelle de communauté religieuse, qui communient souvent.

Ne faisons ni comparaisons, ni appréciations hasardeuses dans un domaine qui est celui du Royaume des Cieux, le domaine exclusif de la grâce divine.

Les lois générales de la vie spirituelle sont toutefois assez connues ; et il est bien permis de penser que nous avons ici sous les yeux un exemple héroïque d'amour envers la Sainte-Eucharistie, un vrai modèle de foi vécue dans des circonstances sociales particulièrement difficiles.

A l'heure où l'Eglise connaissait la défection massive des travailleurs, Jean-Auguste est, pour le Seigneur présent dans l'Eucharistie, un autre Jean comparable à celui qui se tenait debout près de Marie au pied de la Croix, sur le Golgotha.

Vocation.

Vocation : secret de Dieu ; appel à la vie féconde ; appel à trouver Dieu... appel à donner Dieu...

On ne peut trouver Dieu en maudissant ce monde créé par Dieu !

La vocation de chacun, homme ou femme, n'est pourtant pas difficile à expliquer.

FAIRE DE NECESSITE VERTU EST LA FORMULE DE PERFECTION CHRETIENNE LA PLUS PROCHE DES REALITES QUOTIDIENNES ET DE LA VOLONTE DE DIEU.

C'est dans le choix qu'il fait librement d'accomplir la volonté divine telle qu'il la connaît que le cœur humain rencontre les grâces que Dieu a disposées pour lui le long de la route choisie.

La Divine Providence est irréprochable.

On pourrait penser qu'un jeune homme chrétien, vertueux et pieux comme l'était Jean-Auguste qui fréquentait régulièrement les sacrements, qui se trouvait en contact quotidien avec des religieux, aurait assez facilement pensé à la vie du couvent.

Nous ignorons s'il se posa un jour cette question.

Mais nous savons ce qu'il fit.

En bordure de la chaussée il bâtit sa maison, en même temps qu'un de ses frères construisait la sienne contigüe, en vue de son mariage.

Quand le nid fut prêt, Jean-Auguste épousa en 1894 une jeune fille du village, orpheline de père, de famille modeste, prénommée Henriette : mais la plus belle, selon ce qui se dit encore aujourd'hui là-bas.

C'était une fille robuste qui mourut en 1960, presque centenaire.

Elle habitait en compagnie de sa mère et d'une sœur une humble maison du village et elle travaillait à la journée pour gagner son pain.

Les fiancés comptaient exactement soixante ans à eux deux.

C'était dans les normes à cette époque.

Jean-Auguste établit donc son foyer. En même temps, sous son toit tout neuf, il accueillit sa belle-mère et sa belle-sœur.

Trois enfants naquirent au foyer de Jean-Auguste : deux filles et un garçon.

Le père allait à son ouvrage et le ménage travaillait à la maison même, dans la culture maraîchère, fraises surtout ; dans les fermes aussi, selon le rythme saisonnier. Un grand jardin attenait au logis. On en acheta un second ; puis on en loua un troisième car l'éducation des enfants coûtait cher. Pour eux, il fallait les meilleures écoles de la ville proche. On consentit tous les sacrifices nécessaires pour leurs livres, leurs vêtements et chaussures en vue de la longue route quotidienne, pour le minerval aussi.

- Rien dans tout cela de bien sensationnel !
- Faut-il du sensationnel pour la vertu ? La vertu n'est-elle pas dans le quotidien, dans les soins du ménage, dans le bon exemple donné aux enfants, dans le bien que l'on veut aux âmes et aux corps pour l'amour de Dieu, en tout premier servi ?

N'est-ce pas là aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même ? N'est-ce point là de l'Evangile tout pur ?

Ecoutons ce que dit, en écho à Jésus, Saint François de Sales, docteur de l'Eglise :

Le moyen le plus propre, le plus aisé, le plus court pour aimer Dieu de tout son cœur... c'est d'aimer Dieu de tout son cœur.

TOUT LE SECRET D'ARRIVER A CET AMOUR EST D'AIMER ; car, comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, à travailler en travaillant, ainsi apprend-on à aimer

Dieu et le prochain en l'aimant, et ceux qui prennent une autre méthode se trompent.

- Mais qu'est-ce qu'aimer ?

- Aimer Dieu et le prochain, c'est vouloir du bien à Dieu pour Lui-même et au prochain en Dieu et pour l'amour de Dieu.

... Aimer le prochain en Dieu, c'est se réjouir du bien qu'il a, en tant qu'il s'en sert utilement pour la gloire de Dieu ; c'est lui rendre toute l'assistance possible en son besoin ; c'est avoir le zèle du salut de son âme, et le procurer comme le nôtre.

L'amour divin, en tant qu'il nous donne la force de bien faire, s'appelle charité. C'est une force surnaturelle, ajoutée par Dieu en plus de nos autres forces de l'âme qui sont l'intelligence, la volonté, la sensibilité, la mémoire.

L'amour divin, c'est un greffon sur un sauvageon.

La charité chrétienne, tel fut le climat de famille chez Jean-Auguste.

Chacun des amours légitimes du cœur humain, dans toutes ses manifestations, est un composant, une part de l'amour total de charité envers Dieu et le prochain.

Telle fut la vocation que furent appelés à remplir, à épanouir dans leur vie, Jean-Auguste et Henriette son épouse ; celle-ci toujours d'accord avec son mari, aussi bien dans les ardeurs de son amour envers Jésus-Eucharistie que dans les générosités de son amour et de son dévouement au prochain.

Telle est aussi la vocation, l'appel à la perfection de la vie chrétienne pour chacune des familles de baptisés.

Esprit de service et d'apostolat.

Voyons Jean-Auguste à l'œuvre.

Dans son travail quotidien, d'abord, il donnait le meilleur de lui-même à ses maîtres et à ses compagnons de peine.

Il s'inquiétait de tout bien accomplir pour eux dans sa besogne. Il priait même pour eux pendant son travail ; son chapelet souvent enroulé autour de sa manche. On l'a vu plusieurs fois agenouillé pour prier à l'heure du repos, sans respect humain, en simplicité, sincérité. Personne n'aurait osé rire. Jean-Auguste était gai, droit, aimable. Tous l'admiraient.

Il ne manquait point d'un certain humour dans son apostolat.

La foi, une vraie foi simple et directe, guidait ses paroles.

Dans son village, un médecin qui se donnait pour incroyant, quelque peu châtelain du lieu, et qui d'accord avec quelques notabilités de l'endroit avait poussé au testament philosophique, s'entendit un jour dire par Jean-Auguste :

- « Et alors, Monsieur le Docteur, vous ne croyez pas à la prière ?
- Ah ! Non cà !
- Est-ce que vous me permettez de prier pour vous, Monsieur le Docteur ?
- Que voulez-vous que ça me fasse ?
- Mettons que je demande à Dieu de vous rendre aveugle, par exemple ?

- Nenni, ne demandez pas cela !
- Vous voyez bien, Monsieur le Docteur, que vous croyez à la prière !.. »

Humour, si l'on veut ; mais surtout foi profonde dans l'efficacité de la prière et de l'apostolat par la parole.

On rapporte aussi une de ses conversations avec un ouvrier : « Ecoute mon ami, si je ne croyais pas en Dieu, je ne me gênerais pas pour tuer, voler, tromper... C'est la religion qui nous dit de ne pas faire le mal et qui nous garde sur le bon chemin ».

Un témoin rapporte que Jean-Auguste avait son franc-parler avec tous. Il participait aussi à des réunions dans le but d'y prendre la parole pour défendre sa foi. Il y réfutait des objections ; il lui arriva même de contraindre des orateurs au silence, impuissants à lui résister : le bon sens populaire parlait par sa bouche et il possédait l'art de poser des questions gênantes.

Toutefois, il se montrait liant avec tous.

S'approchant de quelqu'un qui ne l'avait point salué, il lui disait :

- « Hé bien, X..., on ne se dit plus bonjour ? Avez-vous quelque chose contre moi ? ... Vous ai-je fait du tort ?
- ...
- Est-ce peut-être parce que je vais à la Messe et vous pas ? Nous ne devons pas être fâchés pour cela... Je reste votre ami ; d'ailleurs, il peut bien se faire que, dans peu de temps, vous pourrez revenir à la Messe, vous aussi ! ».

Les ouvriers socialistes lui disaient souvent : « Nous aimons bien les gens qui vont à la Messe comme vous et qui font comme vous. Vous allez à la Messe et vous restez l'ami de tout le monde ».

La piété de Jean-Auguste fut très marquante. Son curé, dont il était l'ami intime, dit de lui : « Il possédait le don de piété ». Et c'est précisément parce que Jean-Auguste avait reçu non pour lui-même, mais pour les autres, ce don de piété, que sa piété n'était pas individualiste ; c'était une piété d'Eglise ; c'était de la foi vivante : il voyait toutes choses comme Dieu les voit ; Jean-Auguste jugeait hommes et choses comme Dieu les juge. L'évangile vécu dans un grand amour pour Dieu et pour son prochain, en Dieu.

Nous n'y insisterons pas davantage. Que d'amis et que d'adversaires — des ennemis, il n'en avait aucun — pourraient témoigner et le feraient volontiers, de cette bonté pénétrante et rayonnante qui émanait de toute sa personne, ainsi qu'il est dit dans tous les livres qui nous décrivent des âmes intimement unies par un grand amour au Seigneur Jésus.



Témoignages...

Celui d'abord de son curé.

Dans les « Annales de Chèvremont », revue mariale de la région, ce prêtre écrivait en 1948 des lignes significatives auxquelles sont prêts à souscrire divers témoins bien informés.

« Sa mort fut subite ; mais grâce à sa prudence chrétienne, il était prêt à paraître devant Dieu. D'ailleurs, le matin même de sa mort, il avait encore communié et servi la Messe de son curé, comme il le faisait pieusement tous les jours.

C'était un cœur profondément chrétien dans lequel ne pouvait trouver entrée cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des grandes plaies de notre époque. Il avait une foi éclairée, mais aussi une foi pratique qui ne lui permettait pas d'être inconséquent avec lui-même : de croire d'une manière et de vivre de l'autre ; aussi aucune considération n'a pu lui faire dissimuler ses sentiments, ni le faire agir contre sa conviction.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge était grande... Il invoquait sa bonne Mère du Ciel avec une telle confiance qu'il obtenait parfois des grâces extraordinaires.

Mais il ne se contentait pas de prier, il pratiquait beaucoup la charité ; toujours il était prêt à faire plaisir, à rendre service, non seulement à son curé qui lui doit beaucoup de reconnaissance, mais à tous ses semblables, amis et ennemis, croyants et incroyants, et il profitait de cette occasion pour

parler de religion, pour donner un bon conseil, pour convertir les âmes, car, réellement, il exerçait sur les esprits cet ascendant que la conviction et les vertus peuvent seules donner.

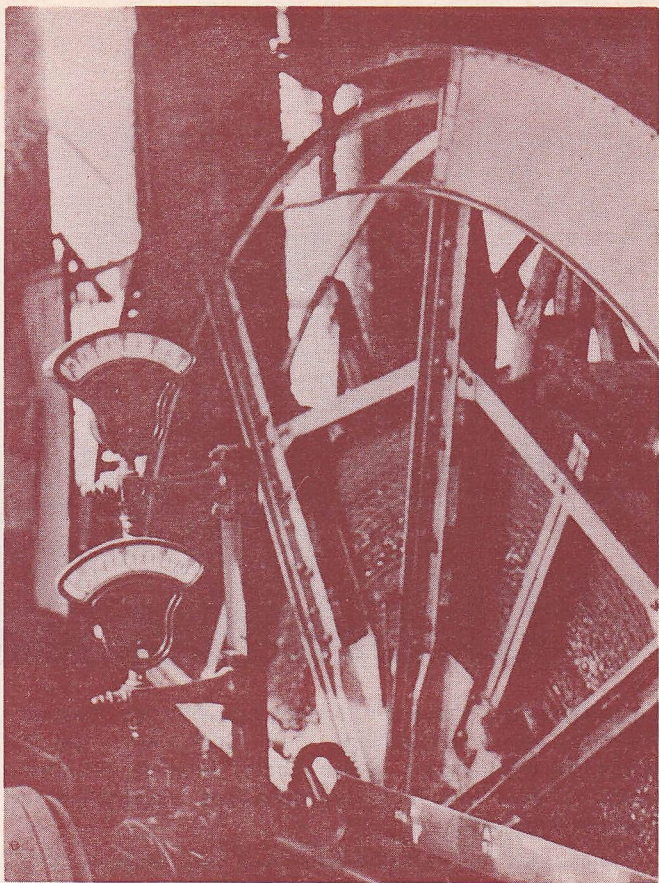
Cette vie exemplaire de piété, de travail, de servabilité attirante lui a valu la sympathie de tous les paroissiens et, nous n'en doutons pas, une belle place dans le paradis.»

L'auteur de ces lignes élogieuses fut pendant vingt-deux ans curé de la paroisse où habitait Jean-Auguste. Il l'a quittée pour une autre cure, deux ans après la mort de son fidèle serviteur de Messe et, lui-même mourut en l'année 1962.

Ce bon curé avait la réputation d'être un prêtre selon le cœur de Dieu : simple, modeste, sans la moindre prétention ; pondéré, équilibré, homme de jugement sûr et de bon conseil, profondément pieux.

Plusieurs fois, on lui demanda son avis sur les vertus et les mérites de Jean-Auguste. Il précisa exactement sa pensée le onze octobre 1954, en disant qu'il serait heureux que l'on mette en valeur non seulement les faits et les gestes de piété de Jean-Auguste, mais que l'on fasse surtout valoir, à côté des exemples de vie chrétienne du défunt, sa foi, sa confiance dans la puissance de la prière, dans l'efficacité de la prière.





... Près de l'immense tambour où s'enroule le câble porteur des cabines métalliques... il suivait d'un œil vigilant l'aiguille blanche glissant le long de la réglette horizontale...



Le fronton de l'église de l'ancien couvent des Rédemptoristes, voisin du collège Saint-Barthelemy, est en cours de restauration. Cette photo date de l'automne 1965... C'était le temps des dernières assemblées du Concile Vatican II.

C'est l'Eglise dans laquelle Jean-Auguste aimait venir communier au petit matin.

(Photos du fronton de l'église et du puits d'extraction : Manu Bonmariage, Bruxelles.)

Un ancien curé de la même paroisse...

C'est le second successeur du précédent témoin.

Lisez ce qu'il écrit à son Doyen à propos de Jean-Auguste :

« ... L'on m'a parlé de lui à différentes reprises en mettant toujours l'accent sur la vie vraiment exemplaire que cet homme a menée.

Ancien machiniste au charbonnage, il fut, tant pendant ses années de travailleur que plus tard, quand il a été pensionné, un ardent défenseur de la Foi. Il semble surtout en avoir imposé par sa profonde piété et son esprit de service...

Depuis l'âge de la pension, il fut « l'homme à tout faire » de feu Monsieur le Curé, tant à l'église qu'au presbytère...

On note aussi qu'il ne possédait rien, qu'il donnait tout ce qu'il possédait...

Cet homme a dû impressionner tous ceux qui l'ont connu, car, même les « adversaires » aiment à rappeler l'extrême bonté avec laquelle il discutait avec eux des problèmes religieux. De lui, on disait, comme du Christ, « d'où lui vient cette sagesse et cette science ? »

« Si celui-là n'est pas au Paradis, personne n'ira », c'est toujours ainsi que se termine la conversation à son sujet... »



Vint l'âge de la pension...

A l'âge de la pension, Jean-Auguste fut en mesure de déployer son zèle envers le prochain dans une mesure admirable.

Il ne voulut pas rester inactif et se mit au service de la paroisse et de ses semblables : les ouvriers.

Tous les matins, il allait prendre sa part au Saint-Sacrifice de la Messe et souvent même par les plus grands froids, il était le serviteur assidu de l'autel. Il recevait aussi chaque jour la Sainte Communion ; il sonnait en lieu et place du sacristain ; il rentrait le charbon pour la cure et le Cercle paroissial ; il aidait le curé dans son jardin et dans toutes les corvées pour les Œuvres et les réunions de tout genre. Mais jamais il ne se mettait en avant : pour lui, le travail ingrat et la peine ; aux autres, les honneurs et les avantages.

Il ne refusa cependant pas de prendre sa part dans les activités sociales et syndicales.

Comme telles, ces activités sont des services ; elles prennent valeur apostolique dès que le laïc s'y montre, à travers elles, témoin du dessein de Dieu sur les hommes qui est un dessein de justice sociale et de fraternité.

Nous avons encore le livret d'épargne où il versa le 12 septembre 1902 la somme de 500 frs. Cette section d'épargne relevait de la F.O.C. (Fédération Ouvrière Catholique) affiliée à une importante banque du pays. Son livret portait le numéro 108. Au long de cinq années, il y fit trois dépôts et autant de retraits. Le compte est encore ouvert à cette date, sauf erreur. Il n'apparaît pas que le livret ait été clôturé.



Vint son dernier jour de vie sur terre.

Il le pressentait ; il le désirait, il le préparait, dans son cœur semble-t-il par la prière.

Agé de quatre-vingt-deux ans, toujours robuste, aimant de voyager à pied, il allait chaque semaine, dans les derniers temps de sa vie, en pèlerinage à Notre-Dame de Chèvremont. Après avoir fait ses dévotions dans la petite chapelle, il allait au couvent des Pères Carmes, il y retrouvait un de ses amis, le Père Clément. Celui-ci, un prêtre, lui adressa une carte postale qui arriva après la mort de Jean-Auguste. Elle était ainsi conçue : « Je ne vous ai pas vu cette semaine, cher Auguste, et j'ai bien regretté que vous n'ayez pas fêté la Toussaint avec toute la cour céleste ».

C'est assez dire de quelle nature étaient les fréquentes rencontres spirituelles entre ces deux âmes ardentes.

Le lundi 10 novembre 1947, il se sentait indisposé ; croyant à un simple dérangement d'estomac, il se leva et partit pour la messe de sept heures trente, comme d'habitude.

Après le petit déjeuner, il se rendit en ville en visite dans la famille d'un grand invalide de la guerre 1940-1945, le colonel Achille Leclercq. Il lui avait fait de longues et fréquentes visites durant sa maladie. Il pria beaucoup pour lui et offrit même sa vie pour sauver celle de son cher malade. Il ne fut pas exaucé, mais il se peut que cet acte héroïque ait valu à cet officier la grâce de mourir avec calme, après avoir prononcé un généreux acte de conformité à la volonté divine.

Jean-Auguste priait surtout Saint Joseph et Sainte Barbe, patronne des mineurs, pour obtenir une bonne et sainte mort.

Fut-il exaucé ? Il y a tout lieu de le croire.

Jean-Auguste prit le repas de midi dans cette maison.

Sur le tram du retour, il fit le trajet debout, il continua sa route à pied dans la direction de sa demeure.

Il mourut au bord du chemin foudroyé par une embolie.

Messe et sainte Communion le matin ; visite de charité à une famille, sacrement des malades reçu dans sa maison. Tout parfait.

Belle mort pour lui certainement, car il avait dit aux siens : « Je demande à Dieu de ne vous donner aucun travail pour me soigner lorsque sonnera ma fin ».

« En effet », écrit sa fille, « aucun ennui, sauf la peine qu'il nous fit de disparaître si brusquement, en pleine forme... Il est mort debout, sans défaillance et sans infirmités. Il ne vivait ici-bas qu'avec la pensée de l'Au-delà... il aima les autres plus que lui-même ; et j'espère que Dieu lui a donné une belle place dans le Paradis, objet de toutes ses pensées. »

Conclure ce bref mémorial ?

Le faut-il ?

JEAN-AUGUSTE, COMME CHACUN DE NOUS, NE FUT PAS UN INCONNU DEVANT DIEU. SA FEMME NON PLUS. ILS ONT REMPLI LEUR VOCATION.

Vocation de travailleur et de père et mère de famille.

Vocation d'apôtres dans leur milieu de travail.

Vocation de piété eucharistique peu ordinaire.

De même qu'il existe des vocations artistiques, musicales, médicales, sportives, militaires et autres, il existe aussi des vocations mystiques, religieuses, de dévouement au prochain par amour de Dieu, sans qu'il soit requis de quitter la vie de famille : il suffit d'y accomplir la volonté de Dieu, de son mieux. C'est aussi une vocation de choix.

Ne voyons-nous pas que les plus beaux grains de nos épis sont choisis, sélectionnés pour rentrer dans le sol et y mourir comme semences des nouvelles moissons ?

Les autres grains meurent sous la meule du meunier.

Ainsi en est-il des conseils, des directives que nous livre le Concile qui vient de s'achever. C'est de la semence jetée dans le cœur des chrétiens.

Dans un nouveau printemps d'Eglise, dans un esprit de renouveau, de joyeux service et de détachement, de bienveillance et de piété, dans un esprit de travail et d'ardent apostolat, les semailles lèveront au soleil de la grâce divine et sous la rosée de l'Esprit-Saint.

En regardant vivre un vrai chrétien, son collègue de travail se posera en lui-même une question : « Quel est le sens de ma vie si je la compare à celle de mon copain ? ».

Les enseignements du Concile Vatican II deviendront ainsi témoignage vivant. Le Concile aura réussi : le Concile aura fait en sorte que chaque vrai chrétien sera un vivant représentant de la toujours jeune et vivante Eglise du Seigneur Jésus.

Ces humbles pages ont braqué un cône de lumière sur la vie d'un modeste foyer chrétien.

Elles lui ont gardé son anonymat civil.

Si Jean-Auguste et Henriette avaient tenu un journal de famille, ils auraient pu se contenter de noter la monotonie de chaque jour de travail par un mot : « Rien », comme faisait un prisonnier célèbre. De fait, ils n'ont rien écrit.

Mais, ensemble, ils ont grandi, l'un par l'autre aidé, à force de constants dépassements dans leur vocation d'époux chrétiens. Ils ont surtout découvert la part de Dieu, celle qui permet de mieux prier, celle qui cherche avant tout le règne de Dieu au cœur de leur foyer. Ils furent avant le Concile tels que l'Eglise nous désire, aujourd'hui et demain.



La dernière prière de Jean XXIII.

« Je voudrais que ma dernière prière de Pape, de l'humble Pape Jean soit celle-ci :

QUE LA PAIX SOIT LA MAISON DE TOUS. »

Il faut qu'il en soit ainsi.

Les derniers mots que Jésus prononça sur cette terre au matin radieux de l'Ascension ne furent pas : « Venez avec moi dans la paix du repos »... mais bien « Allez par toute la terre et prêchez l'Évangile ».

Bouche bée, les disciples regardaient les nuages...

Un ange vint les admonester... « Vous avez autre chose à faire que de regarder les nuages... ».



Puisse le Seigneur nous donner, dans son Esprit de comprendre que ce n'est pas en regardant les nuages, en ressassant des regrets stériles, en nous lamentant sur la dureté des temps et des cœurs, que nous ferons son Royaume avec Lui ;

mais en prêchant par notre exemple, plus encore que par nos paroles, l'Évangile de paix qu'il nous apporta.

Blandain, 17 novembre 1965.



